Sylvain Taboury, ed., *Billardon. Histoire d'un grand ensemble, 1953-2003* | Pierre-Jacques Derainne & Geneviève Michel, *Aux Courtilières. Histoires singulières et exemplaires*

Photographies de Karine Gougerot. Grâne, Créaphis, 2004, 489 pages | Paris, Créaphis, 2005, 254 pages

Noël Jouenne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2460>

DOI : 10.4000/lhomme.2460

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 294-296

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Noël Jouenne, « Sylvain Taboury, ed., *Billardon. Histoire d'un grand ensemble, 1953-2003* | Pierre-Jacques Derainne & Geneviève Michel, *Aux Courtilières. Histoires singulières et exemplaires* », *L'Homme* [En ligne], 179 | 2006, mis en ligne le 25 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2460> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2460>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Sylvain Taboury, ed., *Billardon.*
Histoire d'un grand ensemble, 1953-2003
| Pierre-Jacques Derainne &
Geneviève Michel, *Aux Courtilières.*
Histoires singulières et exemplaires

Photographies de Karine Gougerot. Grâne, Créaphis, 2004, 489 pages |
Paris, Créaphis, 2005, 254 pages

Noël Jouenne

RÉFÉRENCE

Sylvain Taboury, ed., *Billardon. Histoire d'un grand ensemble, 1953-2003*, Photographies de Karine Gougerot. Grâne, Créaphis, 2004, 489 p., bibl., ill.

Pierre-Jacques Derainne & Geneviève Michel, *Aux Courtilières. Histoires singulières et exemplaires*, Paris, Créaphis, 2005, 254 p., bibl., filmogr., index, ill.

- 1 DEUX OUVRAGES du même éditeur (Créaphis) ont retenu notre attention. Le thème général porte sur l'histoire singulière de deux grands ensembles, écrite dans un contexte de destruction ou de réhabilitation. Ces ouvrages offrent le dernier témoignage d'une existence banale, dénuée d'intérêt pour le commun des mortels, mais que le regard ethnologique (ou historique) va restituer dans ce vaste projet politique de mise en destruction du parc de logements sociaux en France.
- 2 Dans le premier ouvrage, les contributeurs se composent d'un « ethnologue » (aussi « sociologue », « historien »...) et d'une photographe, lesquels semblent avoir agi de leur côté afin de collecter qui des entretiens qui des photographies in situ. On y voit des séquences photographiques non légendées ou parfois soulignées d'une phrase issue d'un entretien. Ce « hors contexte » vise à rendre le caractère humain de l'habitat par

l'anonymisation des sujets. D'emblée, les mots du maire frôlent le mauvais prétexte : « si l'immeuble Billardon n'était pas à l'échelle des réalisations de Le Corbusier, il en présentait néanmoins tous les inconvénients » (p. 17). Cet avant-propos témoigne d'une méconnaissance et d'*a priori* qui seront contrebalancés dans le reste de l'ouvrage, tant les témoignages marquent au contraire tout l'intérêt et le plaisir qu'avaient les habitants à vivre dans cette barre. Le sociologue Jean-Michel Léger insiste bien dans sa préface sur les enjeux politiques qui conduisent vers l'irréversible destruction du parc social, une mixité sociale impossible et une histoire socio-économique en marche : « Les décideurs et concepteurs de l'époque n'ont pas su voir que cette cohabitation forcée dans un parc social monolithique serait vite anachronique dans une société bientôt divisée » (p. 21), écrit-il avant d'introduire cette « dimension sacrificielle » que vivent les habitants lorsque se rapproche l'heure de l'implosion finale.

- 3 La campagne de collecte ethnographique s'est déroulée durant six mois, entre janvier et juillet 2003. Elle concerne des habitants et anciens habitants arrivés dans l'immeuble entre 1955 et 1982. Certains y ont vécu trente ans, d'autres en sont partis après quelques années. L'auteur a entrepris de donner une vision éclectique et représentative, même si la place qu'occupent les populations maghrébines est moindre. Nous ne pouvons que nous réjouir qu'une telle entreprise ait pu se dérouler dans un temps si court. Moyennant quoi, Sylvain Taboury n'a pas construit d'analyse comparative, et nous livre ici treize récits de vie à l'état brut.
- 4 Les séquences sont entrecoupées de photographies ou de documents d'époque non légendés. Cette absence rend l'interprétation d'autant plus subjective qu'elle puise son ancrage à la fois dans les textes et dans l'imaginaire du lecteur. Néanmoins ces entretiens semi-directifs offrent une somme de matériaux livrés à l'analyse. On y perçoit des trajectoires, qui ne sont pas sans rappeler, par exemple, certains extraits de *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu ; nous pensons au texte de Patrick Champagne à propos du gardien d'immeuble¹. Beaucoup de choses sont frappantes dans les récits des habitants, nous y reviendrons, notamment par cette sensation de « déjà vu » pour quiconque travaille sur ce domaine.
- 5 L'organisation générale de l'ouvrage se concentre donc autour des témoignages qui en occupent la majeure partie (pp. 131-466). Pourtant, le moment le plus symbolique concerne le « jour J pour la démolition » (pp. 107-130), où l'auteur nous décrit à la manière réflexive sa journée : « Pas le temps de prendre un café. Il est déjà 9 heures 25 » (p. 108). La séquence photographique montre l'inexorable destin de cet immeuble promis à la destruction devant le regard navré de quelques anciens habitants. Mais avant cela, l'auteur a retracé l'historique de la construction de cet immeuble à la lumière du champ politique et des débats houleux qui ont jalonné son implantation.
- 6 Dans la même veine, l'ouvrage de Pierre-Jacques Derainne et Geneviève Michel offre à son tour un témoignage dont l'intérêt réside avant tout dans l'exploitation d'une démocratie participative à l'œuvre, et qui a pour nom : « démarche mémorielle de quartier » (p. 247). Un des derniers chapitres est à ce propos consacré à la restitution des « mardis de la parole », où acteurs de terrain et habitants interviennent dans une démarche de légitimation de la parole. Trente-cinq séquences de restitutions d'entretiens agrémentent, suivant un plan éclaté, le contenu de l'objet d'étude. Ici, les transcriptions ont été retouchées selon les propos d'auteurs qui ne revendiquent pas le caractère scientifique de l'ouvrage. Pourtant, l'ambiguïté reste totale car l'historien et le conservateur ont bien des statuts de « scientifiques », tout comme le travail

historique autour de l'architecte Émile Aillaud, laissé ici à la plume de Philippe Panerai, et celui du préfacier Jean-Michel Léger, que l'on retrouve dans ce second ouvrage. Pourquoi alors dénier le travail de légitimation scientifique ?

- 7 Ce livre est au contraire un précieux document ethnographique. Il est élaboré à partir d'une démarche nouvelle, qui s'éloigne de l'œuvre de Paul Chombart de Lauwe des années 1950-1960², mais qui restitue une dimension humaine que l'on ne pouvait apprécier auparavant qu'à travers des bribes d'informations. De plus, les nombreux documents annexés, les photographies et les pièces consolident les arguments et offrent quelques clés de compréhension en complément des nombreuses notes de bas de page. Là encore, un sentiment de déjà vu prend le pas au fil de la lecture des témoignages. Comme l'arrivée aux Courtilières en juin 1959, expérience qui semble commune au monde ouvrier, à savoir l'intégration d'un HLM avec cette sensation de grandeur et de confort qui en découle (pp. 223 sqq.).
- 8 Avec ces deux ouvrages, nous ne pouvons que nous interroger sur cette capacité à faire naître des histoires singulières à partir de la vie quotidienne de ces habitants des immeubles collectifs des années 1955 à 1985. Que les chercheurs se prennent au jeu dans un contexte où les offres de travail sont rares ne doit pas nous surprendre. Au contraire, c'est là une ouverture professionnelle pour le champ des sciences sociales, à commencer par l'ethnologie. Il faut donc se réjouir de telles initiatives tout en proposant une réflexion éthique sur les tenants et aboutissants de telles démarches qui doivent correspondre à un réel travail (contrat, durée, valorisation).
- 9 Permettons-nous enfin de nous poser la question de l'usage de telles études au regard de la société. Ces « entreprises sociales » que sont la collecte, l'organisation et la restitution sous forme d'ouvrages (ne dit-on pas mettre une pierre à l'édifice ?) reprennent le cérémoniel du rite de déculpabilisation que l'on peut rapprocher du rite expiatoire dont parle Marcel Mauss³. Partant de cette hypothèse, il est possible de se demander si la légitimité d'une telle expiation ne dépend pas désormais d'une histoire sociale et culturelle restituée en partie dans le livre ? Ne faut-il pas alors pointer la responsabilité de l'ethnologue, d'une part parce qu'il participe lui-même à la mise en place du rite expiatoire, d'autre part parce que le mouvement amorcé au niveau national d'un tel phénomène (celui de la destruction systématique des grands ensembles) doit être pensé non pas comme autant d'initiatives isolées, mais bien comme un phénomène social.

NOTES

1. Patrick Champagne, « La dernière différence », in Pierre Bourdieu, ed., *La Misère du monde*, Paris, Le Seuil, 1993 : 135-154.

2. Par exemple : Paul Chombart de Lauwe, *Famille et habitation*, 2 : *Un essai d'observation expérimentale*, Paris, CNRS, 1960, 2 vol.

3. Marcel Mauss, *Œuvres*, 1 : *Les Fonctions sociales du sacré*, Paris, Éd. de Minuit, 1968.